

CHANSONS PROVENÇALES ET FRANÇAISES

VICTOR GELU



Marseille - Sénès

1840

Ces chansons n'étaient point destinées à l'impression, l'on s'en apercevra facilement en les lisant. Il a fallu des instances bien vives et bien souvent réitérées pour me déterminer à les publier.

Mais avant de franchir ce redoutable premier pas, j'éprouve un besoin irrésistible de hasarder quelques explications en faveur de ces bagatelles.

L'idiome provençal se meurt. Au train dont va le siècle, faisant rafle impitoyable des mœurs, des usages, du caractère, des costumes, du langage anciens, et donnant à tout et à tous une teinte régulièrement uniforme et pâle, avant trente ans, cette langue sera aussi difficile à expliquer que la langue des hiéroglyphes pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de notre population marseillaise.

Malgré le succès mérité des charmants ouvrages de notre poète populaire, on ne trouverait pas dans notre ville, à l'heure qu'il est, cent personnes qui pussent lire couramment ses productions; encore moins en écrire dix lignes sous la dictée d'une manière correcte.

Déjà les jeunes gens nés depuis 1815, ceux surtout qui ont reçu quelque instruction, n'y entendent plus rien. Et quel profond mépris, quelle horreur cette génération affecte pour l'idiome de ses pères!

Certes, c'est arriver mal à propos que de venir, en 1840, offrir un recueil de chansons en grande partie provençales à ce public dédaigneux, dont je vois la bouche prête à se tordre pour faire fi! et lui dire:

– Lecteur, qui es habitué à la poésie harmonieuse des grands écrivains de notre époque, aux vapeurs mielleuses, à la période désossée de leurs innombrables imitateurs, voici des vers qui la plupart n'ont d'autre mérite que l'énergie de la pensée et la brutalité pittoresque de l'expression.

J'ai choisi mes personnages parmi ces enfants de la populace marseillaise que tu ne connais pas: j'ai pris plaisir à dépeindre leur physionomie sauvage et caractéristique.

Plusieurs de nos compatriotes ont tracé avant moi des portraits analogues aux miens; mais leurs tableaux, quoique toujours spirituels, ne sont pas toujours vrais. En voulant idéaliser leurs sujets, ils leur ont donné une allure et des formes fantastiques qui leur sont étrangères.

Il faut quitter le gant jaune pour disséquer notre bohémien Phocéén pur sang; l'a-t-on fait? Il faut s'asseoir sur la borne pour décrire le carrefour; et je m'y suis assis plus d'une fois. J'ai vu poser devant moi le crocheteur, le manouvrier, le plongeur, le lazzarone de Rive Neuve, le garçon boulanger, le savetier, et autres individus de même espèce.

Voilà mes héros; voilà les êtres que j'ai essayé de sculpter en relief avec leur voix de buffle, leur parole rude, leur geste grossier, leur âpre discours dont le mécanisme échappe à toutes les combinaisons de la linguistique.

Ces gens-là jurent souvent; ils ne peuvent dire vingt mots sans y intercaler au moins huit blasphèmes. Je les ai fait jurer quelquefois.

Ces gens-là pensent, comme l'âne de la fable, que leur ennemi c'est leur maître; ils le répètent à tout propos et à tout venant; je l'ai répété après eux. Ils croient que cet ennemi est pour beaucoup dans leurs misères; ils haïssent, ils envient tout ce qui est au-dessus d'eux. Je n'ai dissimulé ni leur haine, ni leur envie. L'envie surtout, ce cancer du pauvre!

Qui le croirait? Ces gens-là, par intervalles, font preuve d'entrailles; par intervalles aussi, j'ai laissé voir leurs entrailles.

Après tout mes héros valent-ils bien la peine d'être étudiés. Aujourd'hui que l'on recherche avec tant d'avidité les types étranges, pourquoi ne jetterait-on pas un coup d'œil sur ces enfants de la nature, sur ces prodiges d'excentricité?

Et si la curiosité l'emportant sur le dédain systématique, on se décide à lire mes bluettes, que de choses à blâmer l'on y trouvera!

Idiotismes locaux inintelligibles, imprécations affreuses, gravelures impardonnables, détails ignobles; la prosodie, la syntaxe, l'orthographe estropiées sans pitié, sacrifiées comme à dessein! Outrage au bon goût, outrage aux lois, outrage aux mœurs, outrage aux fonctionnaires publics! Que de défauts, grand Dieu! que de délits! que de crimes qui vont m'attirer à coup sûr des reproches sanglants et la réprobation universelle!

D'abord, mes héros sont Marseillais avant tout; ils ne pensent point en Français pour s'exprimer en provençal; ils parlent le patois de Marseille et non la langue, si langue il y a, telle qu'elle doit s'écrire. Leur dialecte est celui des rues, des quais et des halles. Il n'a rien à démêler ni avec le dictionnaire de l'Académie, ni avec la grammaire provençale.

Au reste, cette grammaire, si elle existe encore, ou même si elle a jamais existé, que peut-elle être aujourd'hui, sinon une introuvable rareté bibliographique?

Si dans plusieurs passages de mes compositions j'ai sauté à pieds joints sur toutes les règles de la grammaire, de la prosodie et de l'orthographe provençale, c'est que l'étude m'a appris que tel terme et telle phrase de l'idiome local, écrits suivant la règle, perdaient la moitié de leur valeur, ou ne signifiaient plus rien.

Et chose singulière, je puis avancer (ceux qui entreront bien avant dans ma pensée, pourront affirmer mon dire) que les traits les plus heureux, les images les plus saillantes de ces chansons, se trouvent ordinairement renfermés dans ces idiotismes spéciaux, qui feront peut-être donner au diable les trois quarts de mes lecteurs.

J'ai pris mes héros au dernier degré de l'échelle, parce que notre patois ne pouvait être placé convenablement que dans leur bouche; parce qu'il exclut toute idée de grâce et ne peut bien rendre que la force; parce que cet idiome est brutal et impétueux comme le vent du nord-ouest qui lui a donné naissance et lui a imprimé son cachet; parce que nos femmes elles-mêmes, qui sont si jolies, deviennent laides quand elles articulent ce langage diabolique; parce que les dégoûts, les ennuis, les cœurs usés et blasés; parce que la mélancolie, la mignardise, les soupirs, les élancements, les passions volcaniques, les descriptions colorées au vert ou au bleu; tout enfin ce qui compose le bagage littéraire de notre époque, tout cela, dis-je, personnifié différemment et rendu en vers provençaux, n'eût été qu'une mascarade inqualifiable.

A propos de détails ignobles, je rappellerai le tableau du jeune mendiant, de Murillo: l'enfant y est occupé à une chasse que je n'ai osé faire exécuter par aucun de mes lazzaroni; et pourtant les connaisseurs s'extasient

journallement au Louvre devant l'œuvre de Murillo. Je sais bien que le génie sert d'excuse à tout et que je ne puis pas invoquer cette excuse; mais lorsqu'une peinture est empreinte de vérité, provint-elle du dernier des rapins, pourquoi les hommes sages ne l'absoudraient-ils pas comme ils ont absous l'œuvre de génie?...

Quoiqu'on en dise, un recueil de chansons ne doit pas être précisément un livre de morale; je me suis permis quelquefois des locutions plus que graveleuses, c'est vrai; mais quand mes personnages ont employé l'expression crue qu'ils ne savent jamais adoucir, ils n'ont pas en l'intention de provoquer le scandale; ils ont suivi l'impulsion de leur nature excentrique; ils n'ont fait que laisser tomber, sans malice, de leurs lèvres, les termes de leur vocabulaire usuel.

Les mœurs n'ont point à souffrir de ce prétendu cynisme. Le provençal admet plus de licences encore que le latin. Tel mot français révolterait justement la pudeur, qui, traduit par un synonyme local, n'effarouchera pas la prude la plus austère.

J'ai chanté rondement mes couplets les plus scabreux devant des personnes honorables de tout âge et de tout sexe, et toutes ont ri de bon cœur, sans jamais manifester le moindre scrupule au sujet de mes hardiesses cyniques. Bien certainement, aucun de mes gros mots n'a fait et ne fera jamais penser à mal une jeune fille.

Et qu'on n'aille pas me croire un septembriseur, au moins!

Ami de la paix et de l'ordre établi autant que qui que ce soit, lorsque j'ai formulé l'anathème démagogique de nos truands, j'ai voulu plaisanter et non point faire un appel aux mauvaises passions de la multitude. Il est convenu que l'homme déteint toujours un peu sur son œuvre; si j'ai déteint quelque part, ce n'est point dans les passages dont je parle, bien sûrement.

J'ai accolé des épithètes peu évangéliques au nom de nos premiers magistrats; mais à chaque instant du jour, dans nos marchés et sur nos places publiques, n'entendons-nous pas un feu roulant d'épigrammes tout aussi peu chrétiennes, décochées vers la même adresse? est-ce à dire que la considération de nos administrateurs doit ou puisse en recevoir la moindre atteinte?

Eh! mon Dieu! que serait la chanson sans l'opposition, sans la plaisanterie, sans le paradoxe, sans l'extravagance?

Plus une exagération est outrée, plus elle s'en empare avec ardeur. Son hyperbole est ordinairement innocente lorsqu'à force de vouloir se grandir, elle devient burlesque et ne peut plus être prise au sérieux.

J'ai vu de bons vieillards de l'ancien régime, de ces âmes timorées, que le souvenir seul de 93 fait tomber en syncope, rire aux éclats et battre des mains aux boutades anti-sociales de mes héros. Or, si ces gens-là, si des hommes qui ont conservé la queue en tresse sur la tête, ne pouvant plus la laisser pendre sur les épaules, rient de mes plus terribles imprécations, qui pourrait s'en effrayer?

Mais, dira-t-on encore, en admettant que les personnes sensées veuillent bien excuser et ne point prendre au sérieux vos maximes brutales, les originaux que vous nous dépeignez ne voudront-ils jamais s'en étayer et en poursuivre les conséquences?

Rassurez-vous. Blémé, Nicou, Guïen, Jourian, Trouubloun et Lou Soutairé, toutes ces bêtes sauvages dont j'ai exquissé le portrait, n'apprendront jamais mes chansons: ils ne savent pas lire.

Entre eux tous, Gargamelo seul est à même de comprendre la portée du langage que je lui ai prêté; mais Gargamelo a des sentiments élevés. Gargamelo prospère; il est en train de bâtir sa fortune pyramidale; il n'est plus dangereux.

Et maintenant, quelque ridicule que puisse paraître, aux yeux de beaucoup, une préface (ainsi que plusieurs qualifieront malignement cette justification) pour des choses aussi futiles, pour des chansons! puisqu'il faut les appeler par leur nom, j'ajouterai que je ne me suis pas senti le courage de renoncer à cette faiblesse.

Eh! quel père voudrait lancer dans le monde son enfant chéri sans l'appuyer de quelques mots de recommandation!.

VICTOR GELU.

28 Avril 1840.

CHANSONS

PROVENÇALES ET FRANÇAISES.

Vint-un-cen-fran.

Le crocheteur qui s'est rendu si fameux à Marseille sous le nom de Vint-un-cen-Fran, devait florir vers l'année 1809. Toute la ville s'est occupée long-temps, et les hommes d'un âge mûr se souviennent encore des prodigalités burlesquement royales de ce personnage. Il avait gagné à la loterie une somme de 2100 francs qui lui semblait ne devoir jamais finir, et il trouva moyen de la dépenser en quelques jours; puis il retourna tranquillement à ses crochets.

Le poste d'habitude de Vint-un-cen-Fran était sur la place extérieure de la porte d'Aix, à l'endroit même où a été construit l'Arc de Triomphe. Il y avait là un égout qui traversait la chaussée. De chaque côté du grand chemin, un banc de pierre servait de parapet à l'égout. C'est sur ce banc que les crocheteurs allaient s'asseoir en attendant les commissions.

Air de la vieille, opéra.

Nicou, Vint-un-cen-fran! qué veno!
Vint-un-cen-fran, bouen robeiroo!
Vint-un-cen-fran! ta camié es pleno
Dé louei d'or émé d'escu noou!
Quan, tron dé Dieou, n'a dé dougeno?
Bessai quaranto: qu va soou!
Aco si qué n'en soun dé boou!.....
Avié resoun dé mi dire, moun pairé:
Poues pa tracbi? bouto à la loutarié;
L'a ren dé taou per tira doou chantié
Leis paourei gen coumo leis acabairé.....
Sian émé Dieou! aYen dé qué joui:
Vint-un-cen-fran per fa boui!

Aro, lei quitte, leis braieto:
Sieou pu riche qu'un ramplaçan!
N'ai proun carrega dé receto
Per un marri técou dé pan;
M'avé proun souven fa ligueto
Dé vouestei saqué d'argen blau,
Ta dé voulur dé négoucian!
Aro lou voou fa passa l'entérigou!
Per mi glounfa la tripo aro ai dé pié!
Lou ganchou, oou boiou! oou boiou lou mestié
Qué m'a rendu pu linge qu'un charnigou!
Sian émé Dicou! aven dé qué joui:
Vint-un-cen-fran per fa boui!

Per pousqué mangea dé bécasso
Oourieou vendu mei douei roustoun
Senso troou fairé la grimaco;
Jugea: moun miou guletoun

Es dé marluço à la matrasso,
Vo ben dé testo dé mooutoun!

Aro, voou brifa mies qu'un moun!
Ai boueno den; soourrai fairé ma plego.
A la Réservo, à Vitou doou Faro,
Voueri néda din dé pons dé frico!
M'en voou garca dé poulé per leis brego!
Sian émé Dieou! aven dé qué joui:
Vint-un-cen-fran per fa boui!

Sounco mi vien à Meissemino
Ieou qu'eri toujou tan pegous,
Leis boto, leis gan, la faquino,
Lou flamé corsé dé vélous,
Lou jabo, leis roun, la badino,
Serai plu Nicou lou puious
Alor, farai ma par d'espous!
Fouesso diran: qu's aqueou coumissari
É su lou por sounco voou proumena
Rasa dé fres é ben réquinquia,
Leis gateiroou m'en diran dé canari!

Sian émé Dieou! aren dé qué joui:
Vint-un-cen-fran per fa boui!

Sieou tan porta per la fumelo,
É pa mouien d'atrouba plan!
Pa uso bougro dé macarelo
Qué mi vouguessé per galan!
Toutei, traviran la parpelo,
Disien: qué voou lou mouar dé fan?
Mai esto fé, garo davan!
A mei ginous foou toutei qué leis vigui!
La pelanchoué Nanoun mi dira plu:
Vai ti fa pendré, espia! buai dé tu!
Coumo rira, vui, sounco la coutigui!
Sian émé Dieou! aven dé qué joui:
Vint-un-cen-fran per fa boui!

Voou bouiversa tout Marsio!
Emmerdi Gobè, Tibodo!
Ah! té n'en metrai on pooutio
Dé croyançur dé moussuro!
Oou pounchu, à la coumédio,
N'espessarai dé matalo!
Sieou l'amperour! ai d'espego!....
Nicou tamben la mandara, la cano:
N'en ana veiré un bravé, dé pelaou!
Sieou proun briqué per foutre fué à l'oustaou:
Cregni degun. Sieou lou bourreou deis crano!
Sian émé Dieou! aven dé qué joui:
Vint-un-cen-fran per fa boui!

Gé l'escoubiié qué s'esfraio!
Nicou! mi di, foou gooubegea!
Soun pesan, leis barrien dé paio;
Va sabes: n'as proun manegea;
Vai plan! ooutramen ta granaio
Oouras ben leou escudela!....

— Sieou-ti gavoué, per boussegea!
Quan durarié qu'un més moun bordelagi,
Un més doou men ourai fa lou moussu!
Mourras mandian coumo as toujou viscu,

Tu! laissez mi, couioun dé cago à ragi!
Sian émé Dicou! aven dé qué joui:
Vint-un-cen-fran per fa boui!

Février 1839.

Le Canal de Provence.

Air: Oui, j'en conviens, Gillette est bien jolie.

Décidément, tu gagnes la partie:
Les envieux sont réduits à quia.
Fils de l'aride et vieille Massilie,
Tu peux chanter enfin l'Alleluia.
Le ciel a beau vouloir y mettre obstacle,
Sur tes rocs nus, sur ton sable natal,
Les oasis vont fleurir par miracle:
On t'a permis de creuser un canal.

Mais aujourd'hui que tout cadeau s'escompte,
Il faut payer des bienfaits aussi grands:
Tes magistrats ont déjà fait leur compte;
Il est nourri: dix millions de francs!
De tes Riquet pour stimuler le zèle,
Cent mille écus enfleront le total.
Courage! allons! vide ton escarcelle:
On t'a permis de creuser un canal.

Dieu! quels gros choux! quels navets! quelles raves!
Dans ton terroir, immense potager!
Combien les fruits mûriront plus suaves
Au riche Eden qui sera ton verger!
Mais ces trésors, le luxe s'en empare;
On les ravit à ton humble régal.
Plus abondant, le fruit devient plus rare:
On t'a permis de creuser un canal.

Depuis vingt ans, si ton heureuse ville,
Pour ses travaux a faute d'ouvriers,
On y mettra bon ordre, sois tranquille,
On va créer usines par milliers.
Le paupérisme a gangrené la terre,
Sans t'imprimer son stigmat fatal.
Plus tard, hélas! fuiras-tu cet ulcère?
On t'a permis de creuser un canal.

L'édit du prince a commué ta peine:
Dorénavant de faim tu dois pâtir;
Jadis la soif te mettait hors d'haleine;

Tu souffriras toujours, pauvre martyr!
Car chaque goutte en ton verre épanchée,
Payant la dîme au fisc municipal,
Te coûtera de pain une bouchée:
On t'a permis de creuser un canal.

Mais, diras-tu, ce tribut qu'on prélève,
Combien de temps ai-je à le supporter?
Puisqu'à mes frais le monument s'élève,
Me sera-t-il donné d'en profiter?
Oh! sur ce point, que ton cœur se rassure:
Si le destin te préserve de mal,
En dix--neuf cent tu boiras de l'eau pure:
On t'a permis de creuser un canal.

Novembre 1838.

Fènian é Grouman.

Air: Suzon sortait de son village.

Touei leis soir ma bouso dé mairé
Mi renourié: sies un voourien!
Aimes mangea bouen, voues ren fairé;
Un jou feniras maou, Guïen!
Lou feniantugi,
Lou groumandugi;
An dé toun ten désavia leis jouven!
Mairé, li dieou,
Pa tan bedeu,
Per v'escouta, dé mi leva la peou!
Basto qué lou marteou proucuré
Dé qué chica.... ramé qu'a fan!
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé dieou lou curé!

A luego dé néissé canaio,
L'enfan d'un paouré ouvrié maçoun,
Perqué siéou pa sorti deis braio
D'un négociant vo d'un baroun!
Ieou, tan coouvasso!
O qué vidasso!
O qué Challa, s'aguessi agu dé ploun!
Vouaddé-milié!
Particulié.
Ti l'ouricou fa juga lou restelié!
É foou qué Guïen si mésuré!.....
S'ooou men m'avien fa capelan!
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé dicou lou curé!

L'iver, lou bou deis dé vous siblo,
L'esticou dé suzou sia néga;
Ana un paou manéga la tiblo,
Leis man gobi, lou san giela!
Mai en goguèto,
A la guinguèto,

Riré, canta, gusegea, fa tuba;
Pui la broucheto,
Pui leis carteto,
Pui émé Choiso ouo lié si radassa!
L'a ti v'un bregan qué mi juré
Qu'aco es pa lou plési dels san!
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un trou dé dieou lou curét

L'an passa, doou ten deis carèno,
Eri rédé coumo un palé.
Juna, per ieou es troou dé péno;
É surtout juna per Nouvè!
Oou courretié
Zou! trei camié:
N'en retiréri meis nouananto pié;
N'aguéri proun
Per un capoun,
Éro dé buerri! m'ané eis vint oung...?...
Qu voou joui, foou qué n'enduré
Fasieou gin-gin lou lendeman.
Mai es egaou! qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé dieou lou curé!

Mi fa suza leis bassaqueto,
Quan vieou certain richas booumian,
Per espragna quououqueis pécéto,
Pati doou souen é dé la fan!
Es pa péca
Dé s'espia
Quan lou bésoun vou li réduisé pa!
Mangés un uou,
O viei couguou!
É poués avé dé gamato dé buou!
Voués pa qué lou mesquin marmuré,
Sé lou Crésus vieou en mandian?
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé dieou lou curé!

É nouesté cura qué san cesso
Si melo dé dégoubia
Contro la taoulo é la paresso:
Dé l'ouusi mi fa tremoura!
L'isto pa ben,
Oou citouien,
Dé coumanda lou juni eis paroissien:
Es tou rédoun;
A sè mentoun,
Lou nazaré rougé coumo un pébroun!
Foou qué ma testo si maduré,
Qué li dirieou: ô charlatan!
Créido pu leou: qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé dieou lou curé!

Vui, cadun parlo politico:
M'en meli pa, l'entendi ren;
Mai s'en fasen la rèpéblico
Lou paouré avié toujou d'argen;
S'en pa triman
Avié tout l'an:

Bouen lié, bouen vin, bouen frico, bouen pan blan.
Leou, leou, dirieou:

Vengué un fusieou!
Espooutissen leis rei, marrias dé dieou!
É qué la republico duré;
Sieou lou proumié dé seis rouffian!
Qu'es pa fenian, qu'es pa grouman,
Qu'un tron dé dieou lou curé!

Octobre 1838.

Delphine.

SOUVENIR DES VACANCES DE L'ANNÉE 1819.

Air: Faut l'oublier.

Loin des ennuis du séminaire,
Courant explorer le bonheur,
Je vis Delphine, tendre sœur
Qui bientôt m'aima plus qu'un frère.
Au mois qui mûrit le raisin
Et fait reverdir la pelouse,
Je la trouvai sur mon chemin:
Elle avait quinze ans, et moi douze.
Dès cet instant, d'aucun trésor,
Mon âme ne fut plus jalouse,
Et depuis lors
J'en rêve encor.

C'était une humble paysanne
Douce et fraîche comme son nom,
Ne connaissant d'autre horizon
Que l'horizon de sa cabane.
Elle s'étonnait, simple enfant,
Qu'à mon âge on pût savoir lire.
Dieu! qu'elle me croyait savant!
Non, je ne pourrai jamais dire
Combien, pour le petit Victor,
Était gracieux son sourire;
Mais depuis lors
J'en rêve encor.

Si j'essayais l'apprentissage
Du pénible travail des champs,
Qu'elle avait des regards touchants
Pour aiguillonner mon courage!
Souvent moi, superbe écolier,
De ma main blanche et potelée,
J'ai fait trident pour son fumier,
Sans que la vanité blessée

M'inspirât l'ombre du remords.
Que j'étais fier de ma journée!

Ah! depuis lors
J'en rêve encor.

Le soir, aux heures de veillée,
A-t-elle ri, toutes les fois
Que du jus pressé par ses doigts
Ma figure fût barbouillée!
Je m'irritais de cet affront;
Elle disait: tiens, je suis bonne;
Voici pour essuyer ton front:
De gros baisers une couronne...
Ai-je bien effacé mon tort,
Méchant, sournois, voyons, pardonne...
Ah! depuis lors
J'en rêve encor.

Un jour, sur l'âne de Delphine,
Portant à moudre un sac de grain,
Nous cheminions vers le moulin;
J'étais en croupe: on l'imagine.

Au détour d'un étroit sentier,
Notre monture, hélas! s'emporte;
Je serre, tremblant écuyer,
Delphine en mes bras demi morte;
Et de mon effroi le transport
Émut son cœur de telle sorte,
Que depuis lors
J'en rêve encor.

De nos plaisirs brisant la chaîne,
Quand le devoir nous sépara,
Comme chacun de nous pleura
Cette ineffable quarantaine! ...
L'an d'après, j'accourus joyeux
Quand revint le mois des vendanges;
Mais Delphine avait dans les cieux
Pris sa place parmi les anges;
Et moi, je désirai la mort.
Tant mes regrets furent étranges,
Que depuis lors
J'en rêve encor.

Février 1839

L'Agazo.

Air: Haïss' les femmes qui voudra.

Souto la capo doou souleou
L'a d'hurous qué leis fieou de pipi.
Qué ti dirai? viro pa beou!
Despui toun viagi, bravé Zippi,
Soun desesca tei paourei quiqui!
Nous an foutu lou coou parfè;
Oh! mai, dé qué maniero!

Vas n'en trouva d'aougo à l'arrè!
Dé restan dé galèro
Qué s'attitroun dé pèro,
Per désavia nouesté peis;
Pa counten d'estraia la braso,
Nous an fa veni dé Paris
Un lumé qué li dien l'agazo.

Ah! sé sabies ce qu'es l'agazo!
Bougro d'agazo!
Putan d'agazo!

Magino ti qu'eis gran quartié
Viés uno longo tirassiéro
Dé gros foutraou dé bistortié
Qu'aclapoun dé siei pan dé terro;
Alin dédin l'a la matiéro:
Es pa d'oli, es pa de seou;
Diria pa qué boulégo,
Esquio mai que d'argen vieou;
Vira lui, fa uno légo;
Aquélo si qu'empégo!
É dé suite qué ven la nué,
Din dé veiré coumo d'avaso
Viés espousca un jué d'aigo dé fué;
É vaqui cé qu'es soun agazo.
N'ai plen leis doouosso dé l'agazo!
Bougro d'agazo!
Putan d'agazo!

Mémé à l'enclaou dé moussu Tian,
Oou camin dé la Jouliéto,
Dé francio, dé bréguétian,
Fabricoun la drogo secrète.
N'en counoueissi pa la récèto,
Mai duou restré un mooudi pouioun!
Soun jus lon la muraio
Rageo pu néggré qu'un carboun;
Eissoto s'espargaio,
Pui la mar va rabaio;
É doou barri eis enfiermarié,
Su leis pouncho vo din leis craso,
Sé fas un pei es dé fumié;
V'a tout poustiféra l'agazo.
O poustèmo dé Dieou d'agazo!
Bougro d'agazo!
Putan d'agazo!

Ai la pratico d'un moussu
Qué pago ben, mai qu'es pa tendré;
Mi crompo fouesso mourrédu
É tou lou pei qué pouédi prendré
Lou dimècré vo lou divendré:
Adavanzier, dé fieoupélan
Avieou fa ma banasto,
La pouarti leou à moun chalan,
N'en douarbé vun, lou tasto,
É subran mi di: basto!
Voues m'empouisouna, macareou!

As esca dé quitran, zé gazo:
Oou largé! é vengues plu, bourreou!...
Aqui cé qué m'a fa l'agazo.
O pessin dé fremo d'agazo!
Bougro d'agazo!
Putan d'agazo!

En soutan d'ouussin, ten passa,
En fen per aqui quououqueis musclé,
Nous arribavo d'amouessa
Nouesté gououzié quan sentié l'usclé;
Vivian chinchérin senso rusclé;
Mai per lou coou, adieou meis uou!

Adieou, blanco mounisso!
Adieou leis bouei bassé dé buou!
Toumban dé la tooullisso;
N'an garça la sooucisso!
N'avié pa proun doou Ginouvés,
Mouestré bandi qué nous escraso,
Per acaba leis Marsiés
Li foulié encaro aquelo agazo!
A Gèno leis marchan d'agazo!
Bougro d'agazo!
Putan d'agazo!

Aro, qué faran Tebelain,
Chèchi, Janè, Mèclé, soun frairé,
Cieouclé, Mietaioun, Gèto, Nin?
Qué faran toutei leis soutairé,
Per pa mouré dé fan, péchairé?
Poueden plu resiré escoubiè
Ni mai espio rosso;
Au arrenta aqueleis mestié.
En dé gouapou à carroso

Qué doou paouré fan bosso!
Ensin, per métré d'oli ouou blé,
Sé sa micanico noun raso,
Fourra qu'alounguen leis cin dé;
É va duourren à soun agazo!
O guioutinuso d'agazo!
Bougro d'agazo!
Putan d'agazo!

Mai vendra ben lou tramblamen
Per nou tira dé la miséri,
Clapié dé piaffou! vou daren
Émé vouestei borneou dé ferri
Alor d'agazo un fier cristèri!
Vouei, ouré belo creida ouou lar,
V'aplatiren la figo.
Fouou qué d'agazo lou pétar
Dévèssé leis boutigo,
N'en fassé milo brigo!
Alor tamben à nouesté tour
Dire: zèno! pa bariazo!

Nous a suçà nouesto suzour,
N'a voula nouesté pan, l'agazo;

Mai vui noun révengeo l'agazo;
Vivo l'agazo!
Vivo l'agazo!

Mai 1839.

La Civilisation.

Air de la composition de mon ami C. G.

Vive le siècle des lumières!
Qui sut créer la femme auteur,
Les lois sages, les mœurs austères,
Le gaz, les rail-roads, la vapeur,
L'infinitésimale dose,
La charte-constitution!
O jour de Dieu! la belle chose
Que la civilisation!
Le genre humain a rompu sa lisière;
Il croit n'avoir plus besoin de téter,
Et veut trotter
Sans l'aide de sa mère:
Chimère! chimère!

Pour remédier aux fredaines
De nos modernes demi dieux,
Nous avons journaux par centaines,
Bien vrais, bien consciencieux.
Le méchant parfois les suppose
Des marche-pieds d'ambition;
Mais il a tort... La belle chose
Que la civilisation!
Le genre humain a rompu sa lisière;
Il croit n'avoir plus besoin de téter,
Et veut trotter
Sans l'aide de sa mère...
Chimère! chimère!

Mon père était un imbécile,
Nous disait Paul: suer trente ans,
Et mourir gueux! C'est si facile
De s'enrichir en notre temps!
Quand l'or pleut pour le niais qui pose,
Tout tréteau vaut un million.
O jour de Dieu! la belle chose
Que la civilisation!

Le genre humain a rompu sa lisière;
Il croit n'avoir plus besoin de téter,
Et veut trotter
Sans l'aide de sa mère...
Chimère! chimère!

Une mère, la pauvre femme!
Pour manger, livre son enfant
Aux baisers d'un vieillard infâme,

De lubricité haletant.
Il ne peut plus cueillir la rose;
Mais il en souille le bouton!...
O jour de Dieu! la belle chose
Que la civilisation!
Le genre humain a rompu sa lisière;
Il croit n'avoir plus besoin de téter,
Et veut trotter
Sans l'aide de sa mère!...
Chimère! chimère!

Quel fou n'aime à trancher du sage?
Quel morveux ne fait vanité
De se trouver vieux avant l'âge,
Le cœur flétri, le corps gâté?
Quelle âme, naïve encore, ose
Avouer une illusion?
Oh! c'est une bien belle chose
Que la civilisation!
Le genre humain a rompu sa lisière;
Il croit n'avoir plus besoin de téter,
Et veut trotter
Sans l'aide de sa mère!...
Chimère! chimère!

Plein de dégoûts, las de misère,
L'homme à la fin s'en va jeter
Dans le courant d'une rivière,
Le poids qu'il ne sait plus porter...
Et puis à la morgue on expose
Son corps en putréfaction.
O jour de Dieu! la belle chose
Que la civilisation!
Le genre humain a rompu sa lisière;
Il croit n'avoir plus besoin de téter,
Et veut trotter
Sans l'aide de sa mère?...
Chimère! chimère!

Mars 1838.

Leis Aoubré doou Cous.

On a commencé à abattre les arbres de notre cours, le mardi saint, 26 mars 1839. L'opération a été entièrement terminée le vendredi, 12 avril suivant. Ces arbres avaient été, dit-on, plantés dans le courant de l'année 1675.

Air: Dieu tout puissant par qui le comestible.

La frenizien mi pouigné l'avelano!
Ma fé dé Dieou! noustei consou fourous,
Vien plu lezi l'estèlo tramountano:
Fan deraba leis beis oumé doou cous!

Paourei mitroun qué la suzou devoro,

Aquito avian un peou d'oumbro l'esticou,
Nou la leva!.. Fooou doun qué siguen floro?
S'anan resti, caramantran dé Dieou!

Lou jou, la nué, brasié su la casaco!
Avan la mouar seren dedin l'infer:
Coume vourè qu'aganten pa la flaco?
Es troou vrai! lou fué lacho lei ner.

Sé quaouqueis fé s'atrouvan en patrouio,
Enchancrissian doou diminché oou dilun,
A l'avéni dé longo faren chouio;
Leis bossou van nou seca lou petun!

Leis passeroun anaran eis aleio
Per s'espragna la ragi doou souleou;
Mai lei mitroun è leis fio à lieoureio
Mounté pourran fairé soun san Micheou?

Leis bouquétiéro émé seis grans estori,
Seis parapluegeo é sei gouarbo dé flou,
Deis vieis sepoun perdran leou la mémoire;
Naoutrei, qu'oouren per carma la doulou?

Pourtan, lou cous ero nouesté eirétagi;
Dé pèro en fieou, despui deso-sè-cen,
Si li venian rafresca lou couragi,
Fairé dé testo é chima l'eigarden.

Oh! lou morbin mi pouigné l'avelano!
Ma fé dé Dieou! nouestei consou fouirous,
Vien plu luzi l'estèlo tramountano:
Fan déraba leis beis oumé doou cous!

Lou gro Loouren, nouesté mestré de palo,
Mi di: Jourian, qué serto dé brama?
Ieou ti la voou amouessa la sigalo:
Escouto mi, seras leou clavela.

Pitoué, s'avies un pessu di lituro,
Soouries d'abor qué teis cavo tan aou
Soun dé tasseou davan l'architéturo
Qu'an desparti su lou fron deis oustaou.

Demando vo eis taiairé dé peiro,
Qu'es soun mestié; elei ti va diran:
Quan voou basti, qué l'architètro gueiro,
Per fin qué ren li gasté soun davan.

Nouesteis encian feroun uno falipo;
Oourien dégu leissa tout aco nus;
V'a leou coumpré tamben, mesté Félipo,
E nous a di: vité, oou soou aqueou brus!

Figuro ti la bello proumenado
Sounco lou cous sera debaguegea,
Qué dé partou l'oouran mé dé calado,
Qué li veiras l'agazo lampegea!

Lou soir, alor, sé vas émé Rousetto,

Su leis bancaou carigna, darnagas!
Leis passeroun, ni mai leis dindouretto,
Ti vendrau plu caga dessu lou nas.

Teis aoutré, pui, avien toutei lou vermé;
Avan siei mes, tout sérié esta pourri;
Va sabes pa qu'èro rouiga soun germé?
Va visies pa coumo eroun nequéri?

Leis an toumba per ti souuva la trouncho.
N'ères témouin; quan venié lou mistraou,
N'avié toujou qu'ouqu'un qué partié en pouncho.
Vai! proun vo tar t'aourien mé à l'espitaou!

Ensin, Jourian, cresé mi, resto nuno!
Sabes qué sieou jamai esta rouious;
Mai au résoun leis prieou de la coumuno
Dé coundana leis vieis oumé doou cous.

Pèro Loouren, vou, parla coumo un libré;
Ieou, pouedi pa m'esplica din lou fin;
Mai fouté-Dieou! es qué sian doun pa libré
Dé si lagna s'aven lou gro pégin!

Senso serca leis ueis darnié l'ourio,
Vou respondrai: qu'es aco tan courous?
N'avian pa proun dé carriero à Marsio?
N'avian pa proun dé gran camin pououssous?

Leissi pima davan d'uno muraio,
Cademicien, pintré vo fréjourié;
Leis beis oustaou qué soun per la gusaio?
Qu'es dé pilastré ouou garçoun boulangié?

Aimarié mies lou fuiagi d'un aoubéré,
Quan la calou li levo soun aren,
Qué vin palai dé frejaou é dé maoubéré,
Toutei raia coumo un cuié d'argen!

Qué mi canta dé saven, dé beluro?
L'ai aouzi diré en aquéleis booumian,
Qué lou miou ché-d'uvro dé mouluro
Es ren respè doou capeou d'un aglan!

Dia qué leis oumé avien plu gé dé sabo,
Pa men n'ai vi toumba dei tres par doues;
Avien lou couar pu rougé qu'uno rabo,
E dé ma vido ai vi tan flamé boues!

Pèro Loouren, vè! coouca fouero l'iero,
Perqué via pa mounté voueroun veni:
L'aven fa pouou émé nouesto bandiero,
E leis foussa cercoun dé nou puni.

V'en souvenè, quan fé baboou, la santo?
N'avien bourra dessu leis omé blan;
Li garcerian uno fiero tramblanto;
Es soun revengé, aco, deis vieis bregan.

Aro, lou cous semblo une lichofroio
Qu'an alesti per nou faire toourra.
Dé nouesté maou juguoun, leis bouenei voio!
An seis bastido, elei, per si chala!

Aro nou dien: segu! voou ben la peno
Qué d'espoumpi, boulangié vo maçoun,
Qué dé marrias vendur dé cher umèno,
Aguoun d'oumbragi ouou fouar dé la sezoun!

Coupa n'aco! adrou su la canaio?
Ah! leis féna demandoun dé plési?
Grasia lei! la marrido peissaio
Es pla goustous qué quan es ben fregi!

Oh! lou vérin mi pouigné l'avelano!
Ma fé dé Dieou! nouestei consou fouirous,
Vien plu luzi l'estèlo tramountano:
Fan deraba leis beis oumé doou cous!

Avril 1839.

Les Haricots.

Air: Ce que j'éprouve en vous voyant.

Grand amateur de mets exquis,
Je rends hommage, quand je dîne
A l'art divin de la cuisine:
J'aime le saumon, la perdrix;
Je savoure le fin salmis;
La bécasse fait mon délire;
J'aime le turbot, l'éperlan;
On me rôûrait pour un faisan;
Mais cependant, faut-il le dire?
Au plus friand de ces morceaux
Je préfère les haricots.

Mon légume est avec honneur
Cité dans nos fastes de gloire;
Je dirai mieux: il est notoire
Que Napoléon, empereur,
Aimait ce plat à la fureur.
Et si, dans mainte et mainte affaire,
Joliment il frotta le dos
A ses implacables rivaux,
C'est qu'avant tout préliminaire,
Pour s'inspirer, notre héros,
Se lestait bien de haricots.

Colomb, l'audacieux Génois,
Dont la tête ardente et profonde
Sut deviner un nouveau monde
A la barbe de tant de rois,

Qui l'avaient rebuté vingt fois;
Colomb osa bien faire voile
Vers l'hémisphère des cocos
Rien qu'avec trois méchants vaisseaux,
Son génie et sa bonne étoile,
Des enragés pour matelots,
Et quelques sacs de haricots.

Sans doute l'on a trop vanté
Pacôme, Antoine, Paul, ermites,
Et ces milliers de cénobites,
Qui dans le désert de Scété
Se morfondaient d'austérité.
Voyez un peu le beau miracle!
Loin des fripons, des fous, des sots,
Vivre à l'abri de tous impôts,
Être écouté comme un oracle,
Durer cent ans exempt de maux,
Et se nourrir de haricots!

L'église, qui vent notre bien,
En nous imposant l'abstinence,
Rattacha plénière indulgence
A ce devoir de bon chrétien.
Fut-ce calcul? je n'en sais rien.
Comme précepte d'hygiène
J'approuve fort ce canon-là;
Vrai payen les jours de gala,
Au moins une fois la semaine
Je donne raison aux dévots,
Car je suis fou des haricots.

Lorsque l'hiver sera venu
De sa neige blanchir ma tête,
Lorsque ces riants jours de fête
Où le bonheur me fut connu,
Sans retour auront disparu;
Quand je n'aurai plus sur la terre
Que des souvenirs pour amis,
Vieux, infirme, accablé d'ennuis,
Encor bénirai ma misère
S'il me reste, au soir du repos,
Les caresses de mes marmots
Et ma salade aux haricots.

Avril 1838.

Leis Lumé et lou Frico.

Air: Au temps heureux de la chevalerie.

Mesté Manui cregné tan la sorniéro
Qué mangeo ren per mies véiré à soupa:
Uno tartiflo, un pouarri, tristo chiero,
Mai siei calen, osco per la clarta!

O massacan! qué la pitanço abouté:
Lou gus tamben s'implé senso pégon.
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé,
Mai dé frico n'a jamai proun.

Per benezi moun cabanoun d'Endoumé
Si sian trouva dèso-noou portafai,
E mi disien, leis fleou: d'abor, Guieoumé,
Eissito foou dé quinqué, pui d'espai.
Mooudi dé Dieou! lou cielé vou pfoundé!
Parlen doou gi, deis dindo, dé l'artoun.
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé!
Mai dé frico n'a jamai proun.

Coumo! avè pouou dé manca la soupapo!
L'azé, à la grupi, a ti dé candélié?
E va soun trin, counten qué dé la trapo
L'aguoun pouarju per soourra lou périé.
Lou chin, quan voou rouiga l'ouessé, s'escoundé,
Brando la coué s'a feni soun mouroun.
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Noustei sendy soun d'animaou bijarré:
M'an fa ranchi dé ciargi per ma par
Un miech escu, la festo dé san Piarré,
Tou jus lou pres dé cin lieouro dé pouar.
D'aquel escla, lou patroun, qué n'en toundé?
Pa tan dé ciero é moustou cambageoun;
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Dien qu'estou ten es lou sieouclé deis lumé
Perqué si vi din leis mendré café
Pa un morpieno qué noun liegé é noun fumé;
Leis barbabou fincou parloun francè.
Bello avarié qué lou riché semoundé
Su l'estouma quan nou tiro un sedoun:
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé:
Mai dé frico n'a jamai proun.

Qué gusarié d'engréissa dé boudori
Per mascara dé troué dé papier blan!
N'en voulen plus dé libré, d'escritori;
Vouestei saven soun toutei dé fénian.
Qué su lou quei Piarreto mi secoundé;
Mi curarien l'armari seis liçoun.
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Vouei, de partou fabricoun dé bougio;
Dé nué l'agazo attaco lou souleou;
Mai paou à paou restreignoun leis boutio;
Mai quiéné pié d'un moucelé d'agneou;
Mai lou gazan en tantou qué si foundé;
Sé vian pu clar, fen fouesso pu pichoun!
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé;
Mai dé frico n'a jamai proun.

Qué proufitan dé seis manifaturó?

Sé leis vapour aduen doou Lenguedo
Millo bestiau per nouesto nourrituro,
Brulan lou seou, mai gardoun leis gigo.
Cagan dé dré, la barro nou counfoundé,
N'esbarluga! douna nou dé bouioun!
Dé lumé n'a toujou per tou lou moundé,
Mai dé frico n'a jamai proun.

Mai 1839.

La Punaise.

Air: Époux imprudent, fils rebelle.

Rien n'est, dit-on, inutile sur terre:
Tigres, vautours, reptiles venimeux;
Rois, médecins, famine, peste et guerre,
Sucs corrosifs, acides vénéneux,
L'Être Suprême a tout fait pour le mieux.
Mensonge amer! détestable fadaise,
Que l'optimiste est fou de nous conter.
De bonne foi, qui pourra me vanter
L'utilité de la punaise?

Après avoir doté sa créature
De riches dons, d'ineffables trésors,
Après avoir de l'humaine nature
Organisé les merveilleux ressorts,
Et peint du ciel les magiques décors,
Dieu, qui parfois se permet l'antithèse,
Dans un accès de caprice brutal,
Pour nous jouer un tour original,
Nous fit cadeau de la punaise.

Lorsque Noé, voulant peupler son arche,
Eut à choisir entre mille animaux,
Par quelle erreur le digne patriarche
Déroba-t-il à la rage des eaux
L'insecte affreux, tourment de son repos?
Le mastodonte a péri dans la glaise,
L'érudit seul peut parler du saurien;
Grâce à Noé, le torrent diluvien
N'a pas emporté la punaise.

Alphonse dix, à bon droit nommé sage,
Disait souvent: ce monde est de travers!
Ah! s'il m'était donné pour mon usage
De fabriquer un nouvel univers,
Que d'envieux, de lâches, de pervers

J'en exclurais!... et puis, par parenthèse,
Il ajoutait, notre auguste penseur:
Comme je crains beaucoup les maux de cœur,
J'anéantirais la punaise.

Encor, du moins, si l'équité divine
Egalement eût voulu répartir
A ses enfants cette horrible vermine;
Si les mortels devaient tous en pâtir;
Mais non: le riche a pu s'en garantir!
C'est au grabat que sa faim elle apaise:
Fléau du pauvre, effroi de l'artisan,
Elle s'arrête au seuil du courtisan;
Lit doré n'a point de punaise.

Père Éternel, écoute la prière
Du malheureux qui t'implore à genoux!
C'est déjà trop que l'homme, en sa misère,
Même au milieu des ébats les plus doux,
Soit dévoré des puces et des poux.
L'infortuné choîra dans la fournaise

Si ta bonté ne lui prête secours;
Daigne épargner un blasphème aux amours;
Délivre les de la punaise!

Avril 1838.

La Loutarié.

La loterie, qui avait déjà subi des modifications assez importantes au commencement de 1830, a été définitivement supprimée, comme chacun sait, à partir du 1er janvier 1836. Tout le monde a justement applaudi à cette suppression, hors le menu peuple, pour qui elle a été faite. Ainsi, cette chanson n'est point un anachronisme, comme sa date pourrait le faire supposer. Les regrets qu'elle exprime ne sont que l'écho des plaintes quotidiennes de nos ouvriers.

Air: Français, quel est ce chevalier?

Poues fairé la crous oou bouenur;
Ti poues ana debooussa à l'Ourso!
Tu tamben, capelié foulur,
Sies enredi senso ressourço!
Leis Roudigon fasur dé lei

Dé teis souvè prenen mesuro,
N'an sachu ravouira lou crei
Dins un decrè caffi d'orduro.
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié:
Per fa dé bla, plu gé dé loutarié!

Ti rapèles qu'untei regré
Oou lué doeu fuoutré, quan dé sédo
Fougué basti leis ciorè:
Semblaves uno pero blédo.
Enca, per rèleva l'aié,
Ti restavo oou men lou quaterno;
Vui toun mitou fa pecouié;
Es escourado la citerno!
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié:
Per fa dé bla, plu gé dé loutarié!

E pui, ti fan aqueou varun!
Ti vènoun diré qué lou poplé
Sé voon mangea dé bouei fassun,
Fouu ni qué jugué, ni qué poplé!

Pouedoun plu chiffra seis millien,
Elei, n'an per dessu la testo;
Mai gardaran la permissien
En bourso dé doubla soun resto!
Tu, crèbaras pouscri su d'un fumié:
Per fa dé bla, plu gé dé loutarié!

La saco plato, erian counten
Dé pantaia fino boumbanço;
Ogro! vou coustavo pas ren
Nouesté songi dé beneranco!
É nous avè derèvia!
Treboura la souleto joio
Q'aguessian gaou dé choouria!
Adieou leis forco! adieou la voio!
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié:
Per fa dé bla, plu gé dé loutarié!

Sé nou quichavo trou lou fai,
Courrian uno bieto escrieouré
En disen: sangeara bessai!
Bessai! sant espoir qué fa vieouré!
Mai noun; toujou seren esclaou;
Din sei plesi l'a ren dé nouestré:
Titè, dra fin, varlé, chivaou,
Accaparraran tout, leis mouestré!
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié:
Per fa dé bla, plu gé dé loutarié!

Ah tè! massacro ti, crestian!
Carculo su teis bouiabaïssou;
Dé la soupo dé teis enfan
Rougno lou deïmé per sa caïssou!
Dé teis espragni, esten malaou,
Pagaran pa trei medecino;
L'interes é lou capitaou.
Fa lon coumourun ta deblino?
Toussan, mourras pouscri su d'un fumié:
Per fa dé bla, plu gé dé loutarié!

M'an pa demanda moun avis
Per arçouna sa lei mooudicho,
Qué l'ourieou di: ta dé boutis!
Voulè qué la bourro sié richo?
Léva cin liar dessu lou pan;
N'agoutè plu tan leis oouливо;
É leïssa noun quououqueis fé l'an
La galioto en prospetivo!...
Qué sé noun fouu crèba su d'un fumié,
S'estordissen émé la loutarié!

Oh! carita! rendè noun lo!
Sabè? noun maco la courrégeo!
Rendè noun l'espoir doou gro lo;

Deis malurous bressa l'envégeo!
Quan leis nistoun an lou mouqué
Li refuso jamai sa mèro
Dé muscardin ni dé jugué;
Un paou dé bono à la misèro!
Qué sé noun foou crèba su d'un fumié,
S'estordissen emé la loutarié!

Juin 1839.

L'Enfant de l'Empire.

Air du Sauvage.

Est-il naïf dans son enthousiasme
Ce chansonnier? dira le froid railleur.
Comment! il ose, affrontant le sarcasme,
Nous ressasser encor son Empereur.
Oui, je serai, quoique vous puissiez dire,
Toujours fidèle à ma religion,
Car moi je suis un enfant de l'Empire;
Et pour mon cœur, Dieu, c'est Napoléon.

Je vins au monde un beau jour de victoire;
Sur mon berceau ma famille entonna
Double concert d'espérance et de gloire:
Au nouveau né, puis au dieu d'Iéna.
Dix mois plus tard mon innocent délire
Savait déjà bégayer le grand nom;
Car moi je suis un enfant de l'Empire;
Et pour mon cœur, Dieu, c'est Napoléon.

J'ai vu traîner son buste dans la fange,
Et tout petit, j'allais, la larme aux yeux,
Joignant les mains, opposer sa louange
Aux cris de mort de mille furieux.
Sans hésiter, en face du martyr,
J'ai proclamé mon adoration;
Car moi je suis un enfant de l'Empire;
Et pour mon cœur, Dieu, c'est Napoléon.

Puis, quand lassé de blasphème et d'outrage,
De ce héros le monde enorgueilli,
Avec amour salua son image,
De quel bonheur mon âme a tressailli!
O Béranger! que j'ai béni ta lyre!
Que j'ai redit ses touchants Te Deum!
Car moi je suis un enfant de l'Empire;
Et pour mon cœur, Dieu, c'est Napoléon.

Depuis vingt ans j'écoute avec extase
L'ancien soldat qui me parle de lui;
De ses tableaux j'aime la sainte emphase;
Ses longs narrés me trouvent sans ennui.
Qu'en racontant le vieux brave soupire,
Je m'attendris de son émotion;

Car moi je suis un enfant de l'Empire;
Et pour mon cœur, Dieu, c'est Napoléon.

Au merveilleux ma foi n'est point docile;
Mais en lisant ses miracles, j'y crois!
Mon livre saint, mon sublime évangile,
C'est le récit de ses divins exploits.
Apôtre obscur, le feu sacré m'inspire,
Quand je module un hymne à son renom;
Car moi je suis un enfant de l'Empire;
Et pour mon cœur, Dieu, c'est Napoléon.

De tous les fronts détachant l'auréole,
Le scepticisme a dépeuplé mon ciel;
Mais il n'a pu renverser mon idole,

Ce ver rongeur qui pourrit chaque autel!
Toujours debout, je la vois me sourire;
Oh! je ne veux qu'elle en mon Panthéon;
Car moi je suis un enfant de l'empire,
Et pour mon cœur, Dieu, c'est Napoléon.

Restes sacrés de notre vieille armée,
Vous, leurs puînés, et vous leurs petits-fils,
Qui n'avez su que par la renommée,
Du Saint des Saints les gestes inouïs;
Avec ma voix que votre voix conspire,
Pour le fêter d'un pieux unisson.
Soldats, enfants, héritiers de l'Empire,
Nous avons tous pour Dieu Napoléon.

Avril 1839.

Les poumons.

Air: Un page aimait la jeune Adèle.

Quand l'Eternel, ennuyé de lui-même,
Eut arrondi tous les orbes divers
Par l'effet seul de son pouvoir suprême,
Il harangua notre immense univers.
Son premier mot fut un coup de tonnerre
Qui fit tourner l'infini sur ses gonds.
Pour mettre en branle une telle charnière,
Dieu dut avoir de terribles poumons.

De pur esprit, le nom très fort nous choque:
Etre sans corps, comment l'imaginer?
Quand Dieu sortit père Adam de sa coque,
C'est son portrait qu'il voulut dessiner;
Aussi d'Adam les cris épouvantables
Terrifiaient mammouths, tigres, lions.
Pour subjuguier ces monstres formidables,
Dieu lui donna de terribles poumons.

Les vieux Romains, maîtres de l'ancien monde,
Où leur orgueil se trouvait trop serré,
Aurait-ils pu déployer leur faconde
Dans un salon de vingt pieds au carré?
En longs éclats, leur voix retentissante,
Frappant l'écho de leurs vastes forums,
Electrisait la foule mugissante;
C'est qu'ils avaient de terribles poumons!

Tout est changé: l'homme honnit la force;
Du poids des ans Hercule est éreinté.
Si notre siècle a poli son écorce,
C'est aux dépens de sa virilité.
De nos castrats loin de percer la nue,
Le cri n'est plus qu'un bruit de mirlitons;
Et l'éloquence a perdu sa massue,
La voix de bronze et les rudes poumons.

Les défenseurs de la chose commune,
Nonchalamment viennent balbutier
Petits propos à la même tribune
Où rugissait Mirabeau mâle et fier.
Plus d'orateurs! de la flamme sacrée
S'en vont mourant les derniers lumignons!
Nos Démosthène ont besoin d'eau sucrée;
Nous n'avons plus de terribles poumons.

Et que m'importe, à moi, que votre presse,
Stentor bavard, vous prête ses cent voix?
Que du canon la foudre vengeresse
Proclame au loin les arguments des rois?
Que de vos cors la spirale sonore
Aille ébranler les forêts et les monts?
Je ris de vous, impuissant matamore;
Vous n'avez pas de terribles poumons.

Vers le néant notre âge s'achemine,
Songez-y bien, vous qui vous épuisez
A reconstruire une vieille machine
Dont les ressorts pour jamais sont usés!
Malgré tout l'art de votre mécanique,
Nul ne viendra cueillir où nous semons.
L'humanité sans remède phtisique,
Au premier jour va cracher les poumons.

Novembre 1838.

La Loi somptuaire.

DOUBLE PÉTITION À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Air: du vaudeville de la Partie carrée.

LE RICHE.

Notre costume a besoin de réforme,
Prenez-y garde, honorables élus;
Car son tissu, sa couleur et sa forme
Déjà chez nous ont produit trop d'abus.
Nous réclamons votre aide tutélaire
Pour conjurer bien des calamités;
Faites-nous donc une loi somptuaire,
Messieurs les députés.

LE PAUVRE.

D'un voile saint l'impudeur se décore;
L'étroit collet du petit Champion

Ne peut cacher l'orgueil qui le dévore;
Sous un rabat couve l'ambition.
Du magistrat l'hermine qu'on vénère
Recouvre, hélas! bien des iniquités.
Faites-nous donc une loi somptuaire,
Messieurs les députés.

LE RICHE.

Rangez la plèbe en vingt catégories;
Imposez-lui l'habit comme le cens;
Aux seuls Crésus laissez les fantaisies,
Livrée à tous hormis pour les puissants.
Eh quoi! bientôt le mince prolétaire
Irait vêtu comme les sommités!
Faites-nous donc une loi somptuaire,
Messieurs les députés.

LE PAUVRE.

Donnez la pourpre aux gens de la justice,
Aux courtisans les chausses d'arlequin,
Le rouge fauve aux limiers de police,
Et le vert sombre à qui n'a point de pain.
Prêtre, revêts la bure au sanctuaire,
Tes cheveux blancs seront mieux respectés.
Faites-nous donc une voix somptuaire,
Messieurs les députés.

LE RICHE.

Les jeunes gens ne veulent plus de maître;
Il faut mâter ces hardis parpaillots,
Et les tenir au moins pour leur bien-être
Jusqu'à trente ans sanglés dans leurs maillots.
Nous saurons bien les forcer à se taire
Quand ils auront bras et pieds garrottés.
Faites-nous donc une loi somptuaire,
Messieurs les députés.

LE PAUVRE.

Simple fichu te rend assez jolie,
Larmes de sang ne sauraient le tacher,
Ce cachemir qui cause ton envie,
Jeune Betty, garde toi d'y toucher!

Ce cachemir, enfant! n'est qu'un suaire,
Où l'on coudra ta soif de vanités.
Faites-nous donc une loi somptuaire,
Messieurs les députés.

LE RICHE.

Votre décret à la hiérarchie
Redonnera les droits qu'elle a perdus.
Dieu! quel malheur, si notre monarchie
Voyait encor tous les rangs confondus!
Si de nouveau le char quittait l'ornière,
Que pour le coup nous serions maltraités!
Faites-nous donc une loi somptuaire,
Messieurs les députés.

LE PAUVRE.

Jusqu'au tombeau, malheureux, on te navre;
Va! comme un chien descends-y, sale et nu;
La soie et l'or recevront le cadavre
Du riche ingrat, du faquin parvenu.
Ah! le niveau doit régner sur la bière,
S'il est proscrit de nos sociétés!
Faites-nous donc une loi somptuaire,
Messieurs les députés.

Novembre 1838.

Les Impénitents

Air du vaudeville du Baiser au Porteur.

A quatorze ans, pour mainte espièglerie,
Mis hors la loi du sénat lycéen,
Mon professeur dit un jour: je parie
Faire amender notre petit vaurien.
Voyons, Paulin, reviens à toi; raisonne.
— Moi, raisonner! c'est bon pour les pédants!
Jamais sermon n'a corrigé personne;
Convertisseur, vous perdez votre temps.

Fuis les garçons, ma fille! dit Gertrude;
A tes dépens sinon tu sentiras
Combien ils sont pétris d'ingratitude,
Traîtres, menteurs, sans pitié, scélérats.
Mais grand maman, lui répond la friponne:

Vous les avez écoutés ces méchants.
Jamais sermon n'a corrigé personne;
Ne prêchez plus, vous perdez votre temps.

Eh quoi! toujours la menace à la bouche!
De nos bienfaits tu voudrais t'indigner,
Toi, plébéien! ta vanité farouche
Ne saura donc jamais se résigner?

Appaise-toi: nous te ferons l'aumône;
Un hôpital recevra tes enfants...
Jamais sermon n'a corrigé personne;
Convertisseur, vous perdez votre temps.

Pour adoucir les peines de tes frères,
L'huile et le baume est remis en ta main,
Prêtre; as-tu soin de toutes nos misères?
Périrais-tu pour sauver ton prochain?
De tes vertus montre-nous la couronne?
Sais-tu calmer ton cœur, vaincre tes sens?
Jamais sermon n'a corrigé personne.
Convertisseur, vous perdez votre temps.

N'écoute point une aveugle colère,
Pardonne à ceux que tu voulais punir,
O Roi! ce sont tes enfants; sois bon père!
Il est si doux de se faire bénir!
Pour écarter les poignards de ton trône,
Bonté vaut mieux que vingt mille sergents...
Jamais sermon n'a corrigé personne;
Convertisseur, vous perdez votre temps.

Pour l'infini lorsqu'un de nous détale,
S'il espérait se tenir accroché
Long-temps encore à la planche fatale,
Vraiment contrit, dirait-il: j'ai péché!
Sans nous frapper tant que la foudre tonne,
Nous sommes tous d'affreux impénitents;
Jamais sermon n'a corrigé personne;
Convertisseurs, vous perdez votre temps.

Novembre 1838.

Lou Pègou.

Vai beou manteou é bèlei braio
Curboun mai dé peou dé canaio,
Qué leis estori ficéla,
Qu'an leis pègou per si tapa,

Epître de mon ami A.B.

Air: Je commence à m'apercevoir.

A rapor qué din leis lacoun
Logi en chambro garnido,
Tout lou moundé mi crido
Qué sieou un caïman, un capoun;
Cadun m'adoubo;
Mi fan la loubou;

Mi coucharien ben leou à coou d'escoubo!
Doon pouen dé peiro eis caraman
Mi dien: i! Blèmé lou damian!
Sieon piaffou, vouei; mai vouestei negoucian!
Tur, Judieou, Crestian, Grègou,
Angles, Francè, Galiègou,
Blèmé es un san respè d'aqueleis pègou!

Blèmé voou gairé; es proun vérai:
Counouei la manipolo;
Eis frèro dé l'escolo
Fasié péta fouesso artirai;
Duro cervèlo,
É den cruèlo.
Per lou bouiroun ero piegi qué grèlo;
Cagatroué, Breca, Pataclé
L'an fa esquineto en millo endré
Per espooussa figuièro é cerisié;
Mai sé parla deis Grègou
Deis négoucian Galiègou,
Blèmé es un san respè d'aqueleis pègou!

Esten momo, dessu lou quei
Ai porta la roumano,
É té n'ai vi dé crano!
Mé n'an empré leis gen dé lei!

Chasquo pesado,
Uno esparrado,
É boou pu fouar qué vin dé mei mesado;
Lou portafai guincho dé l'ui;
Lou pesadou souarte l'estui,
É fa bouqueto en creidan: cin ça vui!
Oh! sé parla dei Grègou,
Deis negoucian Galiègou,
Blèmé es un san respè d'aquelei pègou!

Moun pairé, mestré escoubiié,
Qu'eimavo esquicha l'agi,
Mi leissé en eiretagi
Seis couesto oou lon et gran goousié;
Quoouqueis souenaio;
Mai sa mitraio
Entré meis man es esta fué dé paio!
Dien: qu buou ben Dieou lou beni;
Ieou qu'ai tan bégu sieou mooudi!
Per sussista foou qué fassi ranchi;
Mai sé parla deis Grègou,
Deis négoucian Galiègou,
Blèmé es un san respè d'aqueleis pègou!

Passé per uei, moun san crespin;
Aro si qué m'en penti!
Poudieou restré un leventi,
É sieou lou jugué deis Bachin!
Lou pies mi fumo
Tan l'aigo es sumo;
Paoure ousseloun mi resto pa uno plumo!
Tamben, per mi bagna lou bè
Foou lou soufré, foou lou campè,

Fou l'endigo, lou sucré, lou café;
Mai sé parla deis Grègou,
Deis négoucian Galiègou,
Blèmé es un san respè d'aqueleis pègou!

Qué voulé dé la coué d'un pouar
Tira menin plumachou?
Fou qué siégui gavachou,
Lou bras qué pissi es mita mouar.
Sieou cardalino,
Plen dé vermino,
En boulégan l'oues mi traouco l'esquino,
Émé dé tant marris ooutis,
Fa mouien dé chica l'arris:
N'engini doun per ben cala meis this;
Mai sé parla deis Grègou,
Deis négoucian Galiègou,
Blèmé es un san respè d'aqueleis pègou!

O pinto-moffi dé judieou!
Cregnes pa la pepido:
Teis glori soun fassido;
É fas lou quècou mai qué ieou!
É qué ti manquo?
Ta camié es blanco,
As besquichèlo é fielé su la planco!...
S'avieou tan dé graisso eis roustoun,
Lun dé voula senso besoun,
Deman seriou lou Jèsu deis lacoun!...

Mai parlen plu deis Grègou,
Deis negoucian Galiègou,
Blèmé es un san respè d'aqueleis pègou!

Septembre 1839.

Christe Eleïson

Cette chanson a été composée à l'occasion de la fête de Napoléon, et chantée le 15 août devant une réunion de vieux soldats qui a pris l'Empereur pour patron et s'intitule singulièrement: Société des Endormis.

Air: C'est le plaisir qui vous invite. De Lestocq.

Des vieux Gaulois nouveau Messie,
Toi qui pour fortune à ton fils,
Léguas ces paroles de vie:
Tout pour le bonheur du pays,
Bon Empereur, ta France bien aimée
Lève vers toi ses deux bras suppliants!
Elle périt; sauve l'infortunée;
Prends pitié de ses enfants!

Vois: depuis le jour qu'à sa haine
L'impie Albion t'immola,

Que honte ou malheur nous advienne,
Chacun se dit: s'il était là!...
Bon Empereur, ta France bien aimée
Lève vers toi ses deux bras suppliants;
Elle périt; sauve l'infortunée;
Prends pitié de ses enfants!

S'il était là, chaque misère
Aurait du pain pour se nourrir!
S'il était là, tout prolétaire
Sur un beau lit pourrait mourir!
Bon Empereur, ta France bien- aimée
Lève vers toi ses deux bras suppliants;
Elle périt; sauve l'infortunée;
Prends pitié de ses enfants!

S'il était là, de la licence
Réprimant l'essor indompté,
Le sang d'une foule en démence?
Ne rougirait plus la cité.
Bon Empereur, ta France bien aimée
Lève vers toi ses deux bras suppliants;
Elle périt; sauve l'infortunée;
Prends pitié de ses enfants!

Notre jeunesse qui s'égare,
Suivant son vol audacieux,
Sans redouter le sort d'Icare,
Près de lui parcourrait les cieux.
Bon Empereur, ta France bien aimée
Lève vers toi ses deux bras suppliants;
Elle périt; sauve l'infortunée;
Prends pitié de ses enfants!

Plus de prodige en notre histoire;
L'égoïsme nous mord le cœur;
Nous ridiculisons la gloire;
Seul le veau d'or est en honneur.

Napoléon, ta France bien-aimée
Lève vers toi ses deux bras suppliants;
Elle périt, sauve l'infortunée;
Prends pitié de ses enfants!

De tous côtés l'orage gronde:
Pour le fuir, nous courons sans but;
Ah! sur l'abîme où va le monde
Jette une planche de salut!
Bon Empereur, ta France bien-aimée
Lève vers toi ses deux bras suppliants;
Elle périt; sauve l'infortunée;
Prends pitié de ses enfants.

Août 1839.

La Mesico et lou Chin-nana-poun.

Air: Je suis maître d'équipage.

D'un viagi dé milo lègo
Pu lun qué lou fiermamen,
Rérénieou ver leis coulègo,
Dé la Villetto é d'Aren;
Toueis meis encian cambarado,
Sablounié vo pescadou,
M douneroun serenado
En soupan co dé Rèbou;
L'agué dé cur; si canté l'anrieto;
Dé saoutenler jugueroun doou viouloun;
Mai qué dien seis salinèto
Fer lou matalo Troumbloun?
Gé dé mesico basseto

Senso lou chin-nana-poun.
Moustou lou chin-nana-poun!
Oscou lou chin-nana-poun.

Lou lendeman, coumo quatrè,
Countan dé mi regala
Mi remoucoun oou Gran Tiatré,
Mounté dounoun l'apera.
Mi disien: Qu'untei cantairé:
T'an d'avouas doou fué dé Dieou;
É dé fremo, bouen coumpairé,
Qué fan la barbo els chichieou:
La basso-taio a un crus d'uno barrico
É l'aouto-contro un piveou dé letoun;
É pui oouziras la clico
Deis troumpeto é deis rounfloun...
— Gé dé basseto mesico
Senso lou chin-nana-poun.
Moustou lou chin-nana-poun!
Oscou lou chin-nana-poun.

Acoumençoun soun ooubado;
La fumèlo fa lou ga
Vo buou à la regalado;
L'omé a leis miraou crèba:
Soun duor es su la rodo:
Foulié per lou sousteni
Dé tirassur dé coumodo,
É l'arié qué d'agouni:
Leis abiqué creidavoun: c'é mazico:
Applooudissien à s'enfooucha leis poun;
Ieou mi chaspavi la bico;
Mai mi fasié pa mangeoun.
Gé dé basseto mesico
Senso lou chin-nana-poun.
Moustou lou chin-nana-poun!
Oscou lou chin-nana-poun.

Tout aco voou l'abitudou:
Oouré bello v'estudia,
Vou fourra toujou d'ajudo

Per pousqué ben va destria.
Jouissé, vou vouéli creiré;
Mai alor d'ounté préven,
Dessu tan qué va van veiré
Qué fouesso li sentoun ren?
Cadun coumpren leis cavo manufico:
Berbi, pastras, moussi, mestré, ségoun.
Lou souleou, qu lou cratico?
Leis sour aouvoun lou canoun.
Gé dé basseto mesico
Senso lou chin-nana-poun.
Moustou lou chin-nana-poun!
Oscou lou chin-nana-poun .

Magina vouestei cantuso
Su lou pouen, quan leis unié,
Quan leis pla-bor, la cambuso
Crénioun dé brefounié;
Magina dé contro-basso,
Dé tiro-vin, dé fluité,

Emé aqueleis brando-biasso
Qu'amoueloun tan ben l'arqué;
É diga mi, sé sabè la fusico:
Curbira ti l'aragan, soun roun-voun?
Lou bouffé qué Dieou fabrico
Soueno mai qué cen bassoun.
Gé dé rounflanto mesico
Senso lou chin-nana-poun.
Moustou lou chin-nana-poun!
Oscou lou chin chin-nana-poun.

Mai vengué lou cielé en lagno
N'embornia dé seis uiaou;
É touca su la mountagno
Lou tambourin deis grapaou:
La chavano si desclaro,
Lou soou tramblo souto ieou,
É moun founfoni fara encaro
Diré cebo oou tron dé Dieou:
Assagea un paou sé poudé ana dé pico:

Fréta vou li, roussignoou dé saloun;
Per sibla vouesté cantico
Dé bouenasso avè bésoun:
Gé dé basseto mesico
Senso lou chin-nana-poun.
Moustou lou chin-nana-poun!
Oscou lou chin-nana-poun.

Vou fa reboumba, vou touessé
Vou grato leis cascaveou;
Jusqu'à la meouio deis ouessé
Vou trepano leis bouteou.
Pouigné tan lou cago eis braio
Qué si cardo coumo un lien:
Ti n'a gagna dé bataio
Despui la revoulutien:
A l'estrangié n'a foutu dé coulico:
Ti n'a destrui dé raquin deis poutoun:

A chapla lou Bretanico
Mies qu'un troué dé caniou.
O la basseto mesico
Qu'es aquou chin-nana-poun!
Moustou lou chin-nana-poun!
Oscou lou chin-nana-poun!

Octobre 1839.

Le Sommeil de l'Ilote.

Air: de la Robe et des Bottes.

Humble artisan, nécessité le cloue
Dès son jeune âge au banc d'un atelier;
De la fortune il voit tourner la roue,
Insoucieux de jamais l'enrayer.
Tous ces plaisirs qu'achètent les richesses,
Sans les goûter il atteindra la mort.
Le sot oisif dédaigne ses liesses;
Mais regardez ce pauvre comme il dort.

En vous disant ses châteaux en Espagne,
De leur candeur vous serez égayé:
Pain quotidien moins noir, bonne compagne,
Travail sans fin et justement payé;

Gerbe nouvelle à sa couche de paille;
La paix de l'âme et la santé du corps.
Cupidés gens que le désir tenaille,
Regardez donc ce pauvre comme il dort.

Point de douceurs, point de joie au barbare,
Car à l'enchère on a mis les amours;
Car l'amitié, spéculatrice avare,
Veut centupler l'aumône d'un secours.
Où sont les fleurs dont le parfum l'enivre,
Et mêle un charme aux peines de son sort?
Qui donc le plaint, l'applaudit, l'aide à vivre?
Et regardez ce pauvre comme il dort.

Pour grimper seuls au sommet de l'échelle
Tant d'enragés vont mordre leur voisin:
Lui, l'escabeau d'une caste cruelle,
Il va chercher à qui tendre la main.
Toute détresse a part de son salaire....
Caton d'Utique, en mourant, avait tort;
Non, la vertu n'est point une chimère,
Car regardez ce pauvre comme il dort.

Que l'éclair brille, aussitôt le pilote
Commis au soin de la société,
Tremblant d'effroi crira: garde à l'Ilote:
Garde au fléau de la propriété:
Pâles d'horreur à la voix du ministre,

Tous nos Crésus murent leur coffre-fort
Pour le ravir à la trombe sinistre;
Mais regardez ce pauvre comme il dort.

Pourquoi frémir de sa rude ignorance?
L'instinct lui montre, à défaut de raison,
Ce grain perdu dans la vaste balance,
Qui de vos nuits contient l'affreux poison.
Ne craignez rien: il a vu l'insomnie
Vous torturer sous vos draps tissés d'or;
Vous le croyez bourrelé par l'envie;
Mais regardez ce pauvre, comme il dort.

Et maintenant, misanthrope féroce,
Parce qu'un jour triompha l'opresseur,
Poursuis le ciel de ta logique atroce;
Crache vers lui ton dilemme moqueur;
Quand chaque soir à l'oreiller d'Auguste
Vient bourdonner la peur ou le remords,
Toi qui prétends que ton Dieu n'est pas juste,
Regarde donc ce pauvre comme il dort.

Septembre 1839.

Lou Miroramo.

Air: Au seuil noir de ces vieux portiques.

Aven reçu sa santo estreno:
Un jué dé pes ben pounçouna;
Troubaio proprio à rançouna
Lou jas é la gareno;
Dé tron dé noun empachatieou,
Qué degun li coumprendra goutto:
Leis an tira, m'a di Pecouto,
Doou catachiarmé deis judicou.
En m'en serven perdi moun amo;
Fouo pachou emé quaouqué demoun.
N'an empega lou Miroramo;
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

Lou recalieou dé ma cassoro
M'escaoumo plu; sieou vieio à bou;
É per emprendre soun babou
Mi fourrié ana à l'escoro:
Farieou beou veiré à la Tata,
Sa Santo-Croa, premier articlé,
Bracan meis resto de bericlé,
É vin tetairé à meis cousta:
Sabi pa mancou d'uno damo
Diré en francè lou coutioun,
É m'empéga lou Miroramo:
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

Es feni: per lou samentèri
Din quatrè jou quiti moun ban:
Segu mi pourrira lou san
Soun bourreou dé mistèri:
Ten benurous qué mi visies
La prieouresso deis partisano,
A l'esclussi deis pu cacano;

O ten dé glori: mounté sies?
Dezanzado doou Tioramo
Qué m'avié chapa lou bouioun,
M'an empega lou Miroramo;
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

Nouesto vergo ero pa proun drecho,
Dé la redreissa prenoun souin;
A nouesto mancho an mes un pouin,
Ero pa proun estrecho.
Mai elei, mestré doou poudé,
Ren li bridara seis caprici;
Su sa balanço dé justici
Pourran toujou douna doou dé.
Aco n'en soun dé finei lamo:
Ah: fai benoua d'un quarteiroun:
T'an empega lou Miroramo:
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

Qu'a fa la lei a fa l'engambi:
Per fugi lels controventien
Qué ploouran dé soun inventien,
En qu fouu qué m'arrambi?
O Gargantuan dé capourié:
Mai qué va fa la pepelaço,
Qué fin qu'eis mieto dé sa biaço,
Li pren vouesto couquinarié:
L'intéres publi leis enflamo:
Coumo gardian deis picaioun;
N'an empega lou Miroramo;
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

An pensa: plu dé sourdo ourio,
Anfin, à l'ouero d'oujor'd'ui
L'aoubré nouveou pouarto soun frui
Memé jusqu'à Marsio.
— Nani: leis Carmé, san Loouren,
La Plano, la carriero Novo,
Et san Jan dien qué vouesto esprovo
A jura la guerro oou bouen sen.
Oouzè: pertou lou poplé bramo,
Via riré qué leis parpaiouns,
É n'empega lou Miroramo:
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

L'Escrivan dé la fouen Marouno
Mi di: coumairé, aco es pa un maou:
Vou veiré plu tomba doou baou
En croumpan la coutouno.
Din chasqué emperi doou gro grun
Per desbuia la tablaturo,
Leis pés, la lengo, la mesuro

Sentè qué duvoun restré qu'un.
— Coumo: l'Emperi qué n'afamo,
L'ougea defendré, viei menoun:
N'an empega lou Miroramo;
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

Foou qué la terro si profondé:
Quan leis omé dé religien
Soustenoun l'aboouminatien,
Marco la fin doou moundé:
A bello precha moussu Gai,
Ai leis ooussiden d'espouvanto:
Es entameno l'an quaranto:
Flourira plu lou mes dé mai:
Déjà l'Angi negré prouclamo
Qué Dieou noun nègo lou pardoun:
N'an empéga lou Miroramo
Jèsu-Maria: paouro Mioun:

Janvier 1840.

A mon Neveu.

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

Air: Des Scythes et des Amazones.

Petit neveu qui souris à la vie
Comme la fleur, un matin de printemps,
Le cœur ému, si ton oncle marie
Des airs de fête à tes vagissements,
Après t'avoir auguré bon voyage
Il reprendra le maintien doctoral
Pour te prêcher la morale du sage,
Car ton parrain est un original.

Il te dira: filleul, si ton aurore
Apparaît belle à nous tous qui t'aimons,
La mienne, hélas: fut bien plus belle encore,
Et cependant je rime des chansons.
Le même écueil peut-être te menace;
Que mon malheur te serve de fanal:
Il est bien dur le pain de ma besace:
Et ton parrain n'est qu'un original.

Il te dira: ma jeunesse naïve
Avait rêvé la réputation,
Et maintenant que l'âge mur arrive,
Je dois pleurer ma douce illusion.
Ardent cerveau fort souvent nous égare:
Enfant, veux-tu prospérer? sois banal;
Car ton parrain voulait être homme rare,
Et ton parrain n'est qu'un original.

Il te dira: chacun a quelque chose,
Comme Chénier, qui lui brûle le front;
Mais insensé mille fois qui suppose,
En l'écoutant, que tous applaudiront:
Des sots flatteurs, va: l'encens asphyxie
Fils de meunier ainsi qu'aiglon royal.
Quatre nigauds me crurent du génie,
Et ton parrain n'est qu'un original.

Il te dira: du ciel qui m'a vu naître,
L'azur un jour me devint ennuyeux,
Et je partis, inhabile, sans maître,
Croyant trouver Cocagne en d'autres lieux.
Désabusé, souffrant de ma méprise,
Je retournai vers le foyer natal,
On me fêta; mais la place était prise....
Et ton parrain n'est qu'un original.

Il te dira: l'amour vrai d'une mère
Verse du baume aux plus vives douleurs;
Détresse, ennui, honte, rien ne l'altère;
Pour tous les maux il a toujours des pleurs.
La tienne est juste intelligente et tendre;
Titres sacrés au culte filial: ...
Moi... grand maman n'a pas pu me défendre,
Et ton parrain n'est qu'un original.

Il te dira: petit, de par le monde
Que d'étourdis indociles au frein,
Jettent la pierre à l'ami qui les gronde
Comme au hibou criant sur leur chemin:
Adolescent, écoutez votre père:
C'est l'ange saint qui vous garde du mal.
Trop tôt le mien disparut de la terre,
Et ton parrain n'est qu'un original:

Il te dira: de la persévérance:
C'est aujourd'hui la reine des vertus.
Contre le sort, j'ai manqué de constance,
Et mes efforts ont tous été perdus.
Le charlatan qui hâble sans relâche
Sait se bâtir un large piédestal;
On perd courage à mesurer sa tâche;
Et ton parrain n'est qu'un original.

Il te dira: par esprit de système,
Loin de t'offrir des cornets de bonbons,
J'ai préféré le soir de ton baptême
Te dédier ces austères leçons.
Fais en la loi de tes jeunes années;
Conserve-le, ce cadeau baptismal;
Il vaut au moins dix livres de dragées,
Car ton parrain est un original.

Va, mon enfant: que le ciel te conduise:
Grandis tranquille au giron maternel;
Et puissions-nous te revoir à l'église
Sanctifier le serment solennel:
Si jusqu'alors Dieu permet que je vive,
J'irai m'asseoir au banquet nuptial,

Et tu verras que je suis gai convive,
Car ton parrain est un original.

Les ans fuiront. Courbé sur ma béquille,
Et chevrotant au milieu de tes fils,
Tu m'entendras leur redire en famille
Ces quelques vers qu'à présent je te dis.
De ton berceau j'aurai longue mémoire,
Car, vieux conteur au ton patriarcal,
J'ajouterai: petits, veuillez m'en croire,
Mauvais métier que d'être original:

7 Mai 1839

A la Risquo

Air: Les Russes m'ont rendu visite.

Es arriba deis Ilo en quaranteno,
Lou bastimen qu'adu moun mourouné:
Dilun matin ensacarai l'oubeno;
Faren lou conté, é moussou Freissiné
Mi crachara leis piarré ouo bassiné...
As ruissi un coou, Gargamèlo, en ta vido:
Ruissiras dous; douarbé leis acubié;
Fai parouli: la fortune ti crido:
L'a proun lou ten qué fures lou giblié:...
Riché marchan vo paouré poulaïé:

Zou: Gargamèlo: à la risquo: à la risquo:
Moougra qu'eier fousse marri pego,
Ooujordu vuno é deman quatrè brisco,
É senso avé recous eis Matago,
Din quououqueis ans fas lou vié deis mago:
Vies saluda chasqué souar à la Logeo
Milor Barrico emé milor Ooufié;
Éisa l'orguei per leis gros nas derogeo:
É perqué pa tamben milor Groulié?...
Riché marchan vo paouré poulaïé:

Vaqui ce qu'es: voulè saoupré,,foou vieoure.
Cresiou, bédè, qué l'escoulian coussu
Qué parlo fin é qué soou ben escrieoure,
Avié soulé lou mouelé deis escu:
Lou foun doou flasco ero pa enca begu.
Vagué à l'azar: qué, l'azar es avuglé;
Qu'ououssan lou gus dessu la galarié,
Remarquo pa quan dé coou dé bizèglé
Manco à sa gruio, à soun verbo groussié:...
Riché marchan vo paouré poulaïé:

Aro ai la claou doou secrè deis miraclé:
Voou l'atrouba lou bouen Dieou endormi:
Eri neissu per fairé un espetaclé:
Lou san mi brulo é mi senti freni
Quan moun cerveou devoro l'aveni:

Lou viadou m'a servi d'escabèlo
Per mi lança mounté van leis ratié.
Broucharai plu memé d'uno semèlo;
Voueli ma par dé touto mangearié:...
Riché marchan vo paoure poulaïé:

Leissa passa Gargamèlo: fè plaço,
Ooutourita, négoucian, parvengu:
Vité: en douei doublé: à ginous, chin de raço:
Lipa la man qué vous a soustengu;
É sieguè fier sé n'en sia benvengu:...
Qu'a d'estouma si tiro dé la foulo;
N'ai sè fé trouu per pa restré promié:
Sé m'an caga su d'un mouroun dé groulo,
Lou Dieou Crestian sorté d'un restelié:...
Riché marchan vo paoure poulaïé:

Serai richas; mai ingra, mai bricouni,
Noun: dé bouenur plouraran touei leis mieou:
M'en souvendra toujou dé Bagatouni,
Dé la placeto ounté nistoun veniou
Fa la patincho é juga à la-ti-vieou:
D'argen massi foou l'oustaou dé moun pèro:
Tapazo en blo seran seis escalié;
Foou dé diaman la chambro dé ma mèro;
Dé queiroun d'or caladi lou Panié:...
Riché marchan vo paouré poulaïé:

Nouesté péis jangouero à foun dé calo:
Dé marriassas lou suçoun jusqu'ouo san;
Mai Gargamèlo es eici: dé l'espalo
Turto la churmo; adieou leis devouran:
Cadun sa chouio é sa fiolo é soun pan:
Trabaiadou qu'a fugi la pratico,
Vou lagné plu; soun duber meis chantié:
I: leis Bachin: ouu fué leis micanico:
Vengué dé bras; tout un moundé d'ouvrié:
Riché marchan vo paouré poulaïé:

Voou alounga Marsio en esplanado
Dé la Toureto à la couelo d'Araou;
Millo casteon en peiro finoulado
Reluziran su l'aigo doou canaou.
Farai vergougno ouu Cor Municipaou;
Soun marca noou, pieouzeou blezi, varaio;
En m'amusan li planti dé pounchié;
Per tua lou ten bastissi la muraio
Qué duou cencha la Visto é san Ginié:...
Riché marchan vo paouré poulaïé:

Leis avaloir qué tirassoun voituro
Per proumena seis chivaou gris é blan,
Prochi dé ieou faran maigro figuro,
Sousco ouu Fada meni caramantran
Din moun carosso atala d'arafan:
Qué crebo couar per elei, qué regali
Per ieou, sounco lou poplé tout entié,
Jitan dé flou coumo davan lou pali,
Mi cridara; gloiro à n'eu: beni sié:...
Riché marchan vo paouré poulaïé:

É sé lou sor mi disié: toumbo bello:
Sé doou tramplain mi foulié debana,
Maginarè bessai qué Gargamèlo,
Su lou fusieou parten coumo un dana,
Lou cabestran s'anarié enfremina?
Pas tan couioun?... Uno chouno, é navego:
Sabi l'inguen d'aquelo maladié:
Quan as agu leis man facho dé pego,
Li poues rascla; toujou n'a dé grapié...
Riche marchan vo paouré poulaié:

Février 1840.

L'Accusé.

Dans la Romance mise en musique par Albert Grisar, le premier vers de la strophe n'a que dix pieds, et les quatre syllabes du premier hémistiche se répètent. Pour éviter cette répétition, qui ne me convenait pas, je me suis permis, à chaque couplet, un premier vers de quatorze pieds.

Air de la Folle.

Bonsoir, Clara, bonsoir ma fille. — Adieu, père; à demain:
Elle me souriait; son front pur incliné,
Du baiser paternel à deux fois résonné,
Et je suis resté seul... Va, mon enfant chérie:
Berce ton jeune cœur de tendre rêverie.
Tes songes qu'a dorés l'espoir ou le désir,

Ton père est là qui t'aime et veut les accomplir.
Je dormais.... Au sommeil un cri d'horreur m'arrache;
J'accours: elle luttait mourante contre un lâche:....
Et le juge m'a dit: son père est l'assassin:

Le meurtrier de ma Clara, je l'ai vu sous ma main;
J'ai bondi rugissant, hagard, désespéré;
La rage m'aveuglait; mon bras s'est égaré;
Il a fui:.... J'appelais Claire; ma pauvre Claire
Ne pouvait plus répondre à la voix de son père...
J'ai pressé sur mon sein son corps inanimé;
Mes larmes, mes sanglots ne l'ont point ranimé;
Et des sbires hideux lorsqu'arrivera l'escorte,
Le père était gisant près de sa fille morte...
Et le juge m'a dit: son père est l'assassin:

Moi l'égorger, ma douce enfant: magistrat inhumain:
Mais tu n'as donc jamais été père alors, toi,
Pour supposer un crime inconnu de ta loi:

Avant de m'accuser interroge ton âme:
Elle m'acquittera de ce soupçon infâme.
Moi détruire, insensé: mon phénix aux œufs d'or:
Et quand vis-tu l'avare engloutir son trésor?
L'hirondelle en fureur déchirer sa couvée?
Ah: Dieu m'eût rendu fou s'il me l'eût conservée:....

Et le juge m'a dit: son père est l'assassin:

Quitte un instant, bonne Clara, le royaume divin;
Descends pour attester de quel œil radieux
Mon ivresse accueillait ton amour et tes jeux.
Viens dire à ce cruel qui me croit insensible
Nos élans enfantins, notre joie indicible...
Ils vont me condamner; mon sort est arrêté;
Mais du calice amer loin d'être épouvanté,
Je mourrai trop heureux puisque je t'ai perdue.
Leur supplice n'est rien: sais-tu ce qui me tue,
Clara: le juge a dit: son père est l'assassin:

Mars 1840.

Le Forban.

Couplets composés sur une fort jolie pensée musicale de mon ami L. A.

Il est vrai: c'est un ours;
Sa parole sauvage
Effarouche toujours
Les timides amours;
Mais dès que femme le supplie
L'âme de fer du vieux forban
Se ramollit en un instant;
Il ne menace plus, il prie...
Puis voilà le signal
Du sanglant abordage:
Branle-bas général:
L'ours redevient brutal.

Garde à vous, matelots:
L'ours voit poindre un orage:
Il faut vaincre les flots;
Point de lâche repos.
Mais quand la vague amoncelée
Ne blanchit plus le noir récif,
A l'air bachique, au chant plaintif,
Vous entendez sa vois mêlée...
Puis voilà le signal
Du sanglant abordage:
Branle-bas général:
L'ours redevient brutal.

Une voile: un combat:
L'ours a soif de carnage.
Mousse, alerte: au grand mat
Grimpe donc méchant rat.
Bientôt l'enfant à tête blonde
Sur le tillac tombe brisé,
Et le pirate humanisé
Cache des pleurs à tout son monde...
Mais voilà le signal

Du sanglant abordage;
Branle-bas général:
L'ours redevient brutal.

Mars 1840.

Le Frère Anacréon.

Supplique chantée la veille de ma fête, dans une réunion d'amis qui m'avaient baptisé du surnom de Frère Anacréon.

Air d'Aristippe.

Ne croyez pas me chatouiller l'oreille
En accolant à mon obscurité
Ce nom divin dont la magie éveille
Au sein des cœurs pensers de volupté.
Quoi: m'imposer le cygne d'Ionie
Comme parrain, à moi, chétif oison:
Débaptisez, mes amis, je vous prie,
Débaptisez le frère Anacréon.

Quelques couplets enfantés avec peine
Méritaient-ils cet honneur éclatant?
Vous supposez des trésors à ma veine,
Gueuse qui vit sans un denier comptant.
De tous les feux dont brille le génie
M'est-il échu plus d'un tiède rayon?
Débaptisez, mes amis, je vous prie,
Débaptisez le frère Anacréon

Anacréon, le favori des grâces,
Pour son filleul m'aurait-il avoué?
Puis--je prétendre à marcher sur ses traces,
Moi, gros rustaud, des grâces bafoué?
Quand je veux plaire. amour, hélas: me crie:
Vous grimacez, mon pauvre Céladon:
Débaptisez, mes amis, je vous prie,
Débaptisez le frère Anacréon.

Dans un festin, le front orné de roses,
Me vîtes-vous aux bras d'une houris,
Lui murmurer tout bas ces tendres choses
Dont la douceur provoque le souris?

En brandissant le thyrses de l'orgie
J'ai conservé l'allure d'un Teuton.
Débaptisez, mes amis, je vous prie,
Débaptisez le frère Anacréon.

Savez-vous bien qu'au milieu des plus sages
Il resplendit, le sage de Téos:
Qu'il fit aimer par ses riants adages

La vertu même au tyran de Samos?
Et du manteau de sa philosophie
Vous affublez ma débile raison:
Débaptisez, mes amis, je vous prie,
Débaptisez le frère Anacréon.

Du beau vieillard qui fut mon homonyme
Toute la terre a répété les chants;
Le doux écho de sa lyre sublime
Résonne encore au bout de trois mille ans.
Demain, l'oubli fauchant ma poésie,
Dans son linceul aura cousu mon nom:
Débaptisez, mes amis, je vous prie,
Débaptisez le frère Anacréon.

Ah: qu'il est lourd, à ces heures de fête,
Le poids du nom que vous m'avez donné:
Qu'il est petit, frères, votre poète:
Lilliputien pompeusement prôné:
Oyez plutôt combien il balbutie
Merci vulgaire à tant d'affection:
Débaptisez, mes amis, je vous prie,
Débaptisez le frère Anacréon.

Juillet 1839.

© CIEL d'Oc – Juliet 2005